

Bernhard Russi : le prince des pistes

Autor(en): **Probst, Jean-Robert / Russi, Bernhard**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **33 (2003)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827521>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



■ Surdoué du ski, Bernhard Russi a fait rêver toute une nation en remportant coup sur coup le titre de champion du monde à Val Gardena et la descente olympique de Sapporo. Plus de trente ans ont passé. Mais à 54 ans, le génie d'Andermatt est toujours au sommet.

Bernhard Russi

Le prince des pistes

Souvenez-vous de ce jour de février 1970. La descente des championnats du monde de Val Gardena était jouée, le podium connu. Restait un concurrent du premier groupe, un inconnu du nom de Russi, portant le dossard numéro 15. A la surprise générale, il réussissait le meilleur temps, remportait le titre et entrait dans la légende du sport helvétique.

Deux ans plus tard, il confirmait sa performance en gagnant la descente olympique de Sapporo. Son charisme, sa gentillesse, son allure de jeune premier ont fait de lui l'idole du pays. Et puis, le temps a passé, le nom de Bernhard Russi a

quitté les tableaux des classements. Mais il est resté dans le milieu de ce cirque blanc qu'il adore.

Aujourd'hui, il est conseiller pour des fabricants de skis, journaliste au *Blick*, commentateur à la Télévision suisse alémanique et architecte attaché à la Fédération internationale de ski. De Calgary à Nagano, en passant par Lillehammer, il a remodelé les monta-

gnes. Plus près de nous, il a redessiné la piste de Saint-Moritz, où se déroulent les championnats du monde de ski, du 1^{er} au 16 février.

Entre deux courses et deux mandats, Bernhard Russi nous a accueillis à Zurich, dans

l'un de ses bureaux. Avec sa gentillesse et sa modestie légendaires, il a accepté de se confier et d'évoquer sa vie, sur les pistes et hors des champs de neige. Rencontre avec une légende vivante.

– **Comment s'est déroulée votre enfance ?**

– Dans la neige, puisque j'ai vécu à Andermatt jusqu'à l'âge de 14 ans.

– **Vous souvenez-vous du jour où vous avez chaussé des skis pour la première fois ?**

– Naturellement. Je suis né au mois d'août 1948. Dix-huit mois plus tard, à Noël, j'ai reçu mes premiers skis. En principe chez moi, dès qu'un enfant sait marcher, on le met sur des skis.

«J'ai toujours voulu obtenir de bons résultats!»

– Avez-vous des souvenirs précis de ces premiers contacts avec la neige ?

– J'ai des souvenirs un peu flous de mes premiers pas. En revanche je me souviens de l'odeur de la neige et du bruit des skis qui glissent ou des pas qui crissent. Cette odeur et ce bruit me donnent aujourd'hui encore des frissons. Chaque année, lorsque je chausse mes skis pour la première fois, je retrouve les sensations de ma prime enfance.

– Votre père était déjà champion de ski, mais quelle profession exerçait-il ?

– Il était responsable de l'entretien des voies du chemin de fer de la Furka à l'Oberalp.

– Durant votre enfance, aviez-vous d'autres passions que le ski ?

– Je crois que j'ai toujours aimé le sport. A Andermatt, quand il n'y avait pas de neige, nous jouions au football. Si j'avais vu le jour en ville, je serais peut-être devenu footballeur. J'avais envie de bouger, de faire du sport durant mes loisirs. Nous étions tous très sportifs, parce qu'il n'y avait rien d'autre, ni piscine, ni télévision.

– En classe, étiez-vous un élève appliqué ?

– Oui, je crois, parce que j'avais envie de réussir. Très tôt j'ai compris que cela pouvait être un avantage de figurer parmi les meilleurs élèves. Pour moi, ce genre de compétition était quelque chose de très naturel. J'ai toujours voulu obtenir de bons résultats, quoi que je fasse.

– A quoi rêviez-vous lorsque vous étiez enfant ?

– Dans la vitrine des trophées de mon père, au milieu des coupes et des médailles, il y avait une croix suisse, qu'il portait pendant les championnats du monde auxquels il a participé. J'étais très impressionné par cette croix et mon rêve était de la porter une fois, officiellement. Professionnellement, je voulais devenir dessinateur en bâtiment, parce que le seul dessinateur d'Andermatt possédait une Ford Taunus bleu clair qui me faisait rêver. Finalement, j'ai appris ce métier... mais je n'ai jamais acheté de Ford Taunus bleu clair.

– Avez-vous des frères et sœurs et sont-ils devenus champions ?

– J'ai deux frères et une sœur. Manfred, mon frère cadet, était certainement le plus doué de la famille. Il me battait régulièrement, mais il vivait un peu dans mon ombre. Mes victoires le déstabilisaient complètement. Il

n'arrivait pas à percer et il a finalement renoncé à la compétition.

– Dans quelle discipline avez-vous débuté votre carrière de skieur ?

– Curieusement, j'ai commencé par faire du saut. Mais cela s'explique par le fait que nous skiions sur des pentes où nous construisions de petits tremplins. La neige déblayée formait une petite colline,

« Lancé à 130 km/h, on redevient un animal. »

qui arrivait à la hauteur de notre chambre à coucher. Plus tard, on a commencé à piqueter des pistes et je suis devenu slalomeur. C'est un peu par accident que je suis devenu un descendeur.

– Quand et dans quelles circonstances avez-vous découvert la compétition ?

– Pour moi, cela a commencé très tôt, bien avant l'école. A l'âge de 4 ans, j'ai participé à ma première course, à travers la station d'Andermatt. Puis j'ai appris les bases de ce sport dans le cadre du ski-club du village. Les courses se sont enchaînées, dans les groupes régionaux, puis au niveau de l'équipe nationale. J'ai connu une évolution normale, sauf durant la période d'apprentissage, où je n'ai guère progressé. Ensuite, j'ai pris la décision de consacrer une année à la pratique du ski. Mais il a fallu une bonne part de chance, en plus des entraînements, pour que j'arrive à percer.

– Vous souvenez-vous de votre première sélection en équipe nationale ?

– Oui, j'étais vraiment fier d'être sélectionné pour une course qui se déroulait en Autriche, avec d'autres jeu-



nes espoirs suisses. Il y avait notamment les frères Daetwyler, de Villars, et Gilbert Felli. A quinze ans, je représentais mon pays pour la première fois. J'ai terminé sixième au slalom, quatrième au combiné et neuvième en descente, mais je n'ai rien gagné.

– De quand date votre première victoire importante en descente ?

– J'avais gagné quelques descentes dans les championnats régionaux. Mais la première victoire dans une descente internationale, c'était en 1970 aux championnats du monde de Val Gardena. J'avais espéré me classer dans les dix premiers. Pour moi, cette victoire représentait une énorme surprise, mais j'étais prêt à saisir ma chance.

– Est-ce que cet événement a changé quelque chose dans votre vie ?

– Oui, naturellement. J'ai un souvenir très précis de ce jour-là. Mon père était venu dans l'aire d'arrivée. Il m'a félicité et il m'a dit: «N'oublie pas de redescendre du podium!» J'ai tout de suite compris que ça voulait dire: «Bravo, tu as bâti le toit de ta maison, mais maintenant, il faut songer à construire les fondations...» J'ai pris conscience qu'il fallait travailler encore plus pour mériter ce titre. Dès lors, je me suis totalement concentré sur la descente, afin de prouver que j'étais l'un des meilleurs et que ce titre ne devait rien au hasard.

– Avez-vous eu des moments de doute, au cours de votre carrière ?

– Oui et non. J'ai peut-être trop analysé mes résultats et je n'avais pas la confiance d'un Roland Collombin. D'ailleurs je n'ai jamais gagné deux descentes de suite. Et puis, j'ai toujours relativisé mon succès. J'ai gagné quelques descentes en coupe du monde, la médaille d'or aux Jeux olympiques de Sapporo et, ce qui m'a fait grand plaisir, la médaille d'argent aux Jeux d'Innsbruck, derrière Franz Klammer, le meilleur descendeur de tous les temps.

– A quoi pensiez-vous, quand vous dévaliez la pente, à plus de 100 km/h. sur vos deux lattes ?

– Une fois lancé, les automatismes commencent à jouer. C'est l'inconscient qui prend les

choses en main et c'est, naturellement, l'instinct qui vous guide. On devient un personnage complètement différent. On peut être dans la vie quelqu'un de calme, de sympathique, en course on devient un animal. On essaie de frôler les limites et parfois de les dépasser. Dans la tête, on ne file pas à 130 km/h., on est à zéro, on fonctionne comme dans un ralenti.

– Aviez-vous le temps d'avoir peur ?

– Non, la peur peut être présente le soir précédent, ou une heure avant la course et il faut se battre contre ce sentiment. Il faut l'analyser et parvenir à le surmonter. Il faut se dire



Frederic Meyer

«Il a fallu une part de chance pour que j'arrive à percer.»

qu'on a pensé à tout et qu'il ne peut rien nous arriver de grave...

– Pensez-vous qu'aujourd'hui, les skieurs sont plus rapides qu'il y a trente ans ?

– C'est clair, la vitesse est beaucoup plus élevée. Les athlètes sont beaucoup mieux entraînés. Si je devais participer à une descente aujourd'hui, je devrais commencer par aug-

menter mon volume musculaire de quinze kilos. La technique a évolué, le matériel aussi et naturellement la préparation des pistes.

– Après la compétition, vous avez effectué une reconversion en douceur, qui est très réussie, contrairement à certains de vos adversaires de l'époque. Comment l'expliquez-vous ?

– Que signifie la notion de réussite? Pour moi, c'est de me regarder dans la glace le soir et de me demander si je suis content de ce que je fais et de ce que je suis devenu. Il faut relativiser la réussite. Je crois que de nombreux skieurs ont également réussi leur reconversion, mais c'est peut-être moins spectaculaire d'être patron d'un hôtel que commentateur à la télévision.

– Est-ce que votre profession initiale de dessinateur en bâtiment vous aide pour remodeler les pistes du cirque blanc ?

– Oui, certainement, même si on ne peut pas établir une comparaison directe. Je me sens à l'aise avec mes collaborateurs, de l'ingénieur à l'ouvrier, parce qu'on parle le même langage. Le reste vient de l'expérience acquise sur le terrain.

– Des pistes naturelles existent sur les flancs de la montagne. Quel est alors votre travail ou votre apport ?

– Saint-Moritz est un exemple unique. J'ai juste dû choisir la ligne idéale pour en faire une piste attractive. J'ai proposé de remonter l'arrivée et également le départ de la descente, qui est beaucoup plus rapide que sur la piste initiale. Mis à part la terrasse du départ, on n'a pas bougé une seule pierre sur tout le tracé. Mais ce n'est pas toujours le cas.

– Il y a cinq ans, vous avez connu un drame familial, avec le décès accidentel de votre épouse, la skieuse neuchâteloise Michèle Rubli. Où avez-vous trouvé la force pour surmonter cette épreuve ?

– Chez mon fils Ian. Il avait 17 ans à cette époque et a fait preuve d'une maturité incroyable. J'ai dû lui annoncer la terrible nouvelle un matin. Je suis allé dans sa chambre à son réveil. C'était probablement l'épreuve la plus dure de ma vie. Il était triste,

nous avons eu un gros moment d'abatement. Mais assez vite, il a réagi et a pris la nouvelle avec philosophie. Elle est morte dans une avalanche, dans la neige, dans l'élément qu'elle aimait. On s'est posé la question: peut-on dans ces moments être égoïste ou même triste? C'est ainsi qu'on a pu accepter ce drame, en famille.

– Vous avez également une fille qui a aujourd'hui une dizaine d'années. Vos enfants pratiquent-ils le ski?

– Oui, ils font du ski et sont même bons skieurs. A un certain moment, mon fils a voulu faire de la compétition, mais il n'était pas prêt à abandonner l'école ou les études. Je ne l'ai pas non plus encouragé. Je lui ai plutôt expliqué combien la chance est infime de réussir. Aujourd'hui, mon fils est âgé de 22 ans et il fait des études de médecine à Bâle.

– La vie continue, vous vous êtes remarié avec Mari Bergström. Comment parvenez-vous à concilier votre vie professionnelle et votre vie de famille?

– Je dois organiser ma vie. Je peux décider moi-même. Lorsque j'ouvre mon agenda, au début de l'année, j'inscris en priorité les vacances des enfants, et aussi quelques mercredis. Je passe beaucoup d'heures avec ma famille quand d'autres gens ne le peuvent pas.

– A 54 ans, comment vous sentez-vous, physiquement et moralement?

– Physiquement, je me sens très, très bien. Je fais de l'escalade comme jamais auparavant. Je franchis des voies très difficiles, à un niveau que je n'avais jamais atteint. Je prends des risques, mais ils sont calculés.



Eva Nussbaumer / DRS

Bernhard Russi consultant de la TV suisse alémanique en compagnie de Matthias Hueppi.

Ma femme skie très bien et elle me suit dans mes escalades. Comme moi, elle aime la nature. On a quelque chose de très important en commun.

– Avez-vous réalisé tous vos rêves ou vous en reste-t-il quelques-uns pour la suite de votre existence?

– Je n'aimerais pas arriver au moment où je pourrais me dire que j'ai tout réalisé. Certaines fois, je renonce à réaliser un rêve, je le garde pour plus tard. Par exemple, j'aimerais visiter l'Antarctique. C'est un grand projet pour lequel je devrais me libérer durant l'hiver, donc il est impossible dans l'immédiat. Pour moi, le rêve est d'avoir le plus de temps

possible pour aller dans la montagne et passer des loisirs en famille.

– Vous vous êtes récemment impliqué dans un projet humanitaire en Afrique. En quoi cela consiste-t-il?

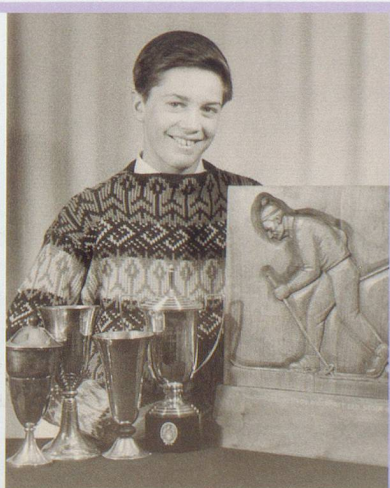
– Chacun a un jour ou l'autre envie de faire quelque chose de concret dans sa vie, pour aider les gens défavorisés. Un jour, Roger Berbig, médecin à Zurich et ancien gardien de l'équipe suisse de football, m'a confié son idée de créer une fondation qui s'occuperait de petits projets très concrets. L'idée était d'aller en Afrique et de creuser des puits pour amener de l'eau dans des villages. J'ai cherché des gens pour nous aider à concrétiser ce projet et l'année passée, je me suis décidé à aller au Burkina Faso. Grâce à la Fondation «Kinder im Not» nous avons créé des puits, mais aussi une maternité, tout près de Ouagadougou. J'ai été impressionné de constater ce que l'on peut faire avec des moyens relativement modestes.

– Vous êtes actuellement domicilié à Andermatt, dans le canton d'Uri, le village de votre enfance. Est-ce là que vous songez vous retirer un jour, lorsque vous aurez limité vos activités?

– Je n'y ai encore jamais pensé, mais je peux m'imaginer que c'est là que j'aimerais passer le reste de ma vie, parce que j'ai toujours été attiré par la montagne.

Mes préférences

Une couleur	Bleu
Une fleur	La gentiane
Une odeur	Le granit et la neige
Une recette	Le risotto
Un pays	La Suède
Un écrivain	Paulo Coelho
Un film	<i>Zorba le Grec</i>
Un peintre	Rolf Knie
Une musique	Blues et country
Une personnalité	Mon père
Une qualité humaine	La tolérance
Un animal	Le lion
Une gourmandise	Fromage et vin rouge



D.R.

Propos recueillis par
Jean-Robert Probst